

Jakob Nolte
Les violences

roman

**ATTENTION
LIVRE MÉCHANT**

SEUIL

LES VIOLENCES

JAKOB NOLTE

LES VIOLENCES

roman

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR ALEXANDRE PATEAU

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Schreckliche Gewalten*

Éditeur original : MSB Matthes & Seitz Berlin

ISBN original : 978-1-61902-935-4

© MSB Matthes & Seitz Berlin Verlagsgesellschaft mbH, Berlin, 2017

Tous droits réservés

ISBN 978-2-02-139583-9

© Éditions du Seuil, février 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

You planted all your everlasting hatred in my heart

ROBERT WYATT

Première partie

LES HONIK

ISELIN ET EDVARD HONIK GRANDIRENT dans une maison. Ils furent jeunes, et adultes pour un temps. Leur milieu d'origine était potable. Une nuit, alors que le Soleil fusionnait 564 millions de tonnes d'hydrogène pour produire 560 millions de tonnes d'hélium et que, 8 minutes et 17 secondes plus tard, une partie de la chaleur libérée venait se refléter sur la Lune, laquelle Lune, qui n'est ni vraiment une planète ni vraiment une étoile, mais bien une lune, apparut au firmament dans sa pleine clarté, la mère d'Iselin et d'Edvard Honik l'aperçut et, saisie par l'aménité de l'astre, elle se transforma en un genre de garou, plongea ses crocs dans le cou de son époux, lui déchiqueta plusieurs parties du buste et se rendormit.

LES RAISONS NE MANQUENT PAS pour qualifier la Lune et la Terre de planètes doubles. La Lune est unique dans notre système solaire. Elle serait née il y a environ 4,5 millions d'années de la collision entre la proto-Terre et un corps astral de la taille de Mars qu'on appelle Théia, mais ce n'est qu'une hypothèse. Lors de cette collision, Théia a intégralement volé en éclats, et sa poussière plus quelques bribes de la proto-Terre se sont agglomérées sous l'effet de la pesanteur, engendrant ce qu'on appelle aujourd'hui *la Lune*. La Lune est anormalement grosse en comparaison de la planète autour de laquelle elle tourne – c'est aussi le cas de Charon, la lune de Pluton. À l'époque du choc entre Théia et la Terre, on suppose qu'il n'y avait sur les deux astres aucun être vivant.

EDVARD ET ISELIN VENAIENT D'AVOIR 20 ans lorsqu'ils perdirent leur père, en 1973. C'étaient des jumeaux, nés en avril sous le signe du Bélier. Iselin fut la première à sortir du corps de sa mère, d'ailleurs sans incident notable. On mit Edvard au monde à l'aide d'une césarienne.

L'attentat perpétré par l'un des parents contre l'autre fut un coup dur. Ils se sentaient anéantis. Ils restèrent face à face pendant des heures sans dire un mot. Ils ne se lavaient plus. Ils fumaient, mangeaient à peine. Ils ne comprenaient pas ce qui s'était passé. Comment on en était arrivé là. Que leur père fût mort. Que leur mère se fût changée en monstre. Il n'y avait, à leur connaissance, aucune raison pour que leur père doive mourir. Ils l'estimaient et lui étaient reconnaissants pour tout. Ils pensaient à lui avec un respect et une affection sans bornes. Ils ne concevaient pas non plus de rancœur à l'égard de leur mère. Certains jours, il leur arrivait bien d'éprouver un incommensurable sentiment de trahison et de dégoût, mais c'était loin d'expliquer quoi que ce fût.

LA QUIÉTUDE DE LEURS PARENTS, mais à plus forte raison leur flou émotionnel, avait toujours déconcerté Iselin et Edvard. Ni l'une ni l'autre ne se souvenaient d'avoir jamais vu papa ou maman (c'étaient les termes qu'ils employaient) fâchés, agités ou sous l'emprise de la colère. Les déclarations ayant trait à l'amour ou au profond amour véritable leur étaient étrangères. Au mieux les citaient-ils dans des lettres creuses. Chez les Honik, on ne parlait que d'une chose : les faits. Pour les enfants, un « Ça va ? » était aussi impensable que d'être témoin d'une quelconque proximité corporelle entre leurs parents. En général, les effusions sentimentales étaient plutôt signe de fatigue, de tension ou d'appétit. Quand ils voulaient savoir comment allaient leurs parents, ils ne pouvaient l'établir par le biais d'une discussion (ou d'un texto). Ils en étaient réduits aux supputations.

Un jour qu'Edvard avait passé la nuit à picoler sans pouvoir fermer l'œil, il s'assit à table dans leur maison du Leviatvei ; le petit déjeuner était servi, ses parents mangeaient, et il plongeait ses yeux dans ceux de sa mère, un abîme de sollicitude.

« T'es censée incarner qui, au juste ? » demanda-t-il, ce qui la fit sourire. Son père ôta ses bésicles et le congédia de table en le sommant d'aller prendre une douche froide. Edvard fut incapable de démêler si la sommation venait de ce qu'il avait posé une question directe à sa mère, ou si son père ne supportait tout bonnement pas la présence de son fils imbibé à cette heure de la journée. Il s'éclipça dans sa chambre et sentit une fièvre s'emparer de son corps. Il fit l'un de ses cauchemars récurrents. Dans le rêve, le cliquetis du service à thé se transformait en cris et autres sons stridents qui finissaient par dégénérer en une sorte d'enfer ou de massif géométrique.

CE N'EST PAS TOUT À FAIT ÇA. Iselin se souvenait très bien d'un moment de témoignage d'affection sans retenue dans la maison familiale. C'était quand Marek, son frère aîné, était mort de la tuberculose. Elle entendait encore les sanglots de son père, son gémissement filtrait à travers les murs. Il lui semblait que la maison tremblait, comme si ces sons jaillissaient des profondeurs du noyau terrestre. Son père avait l'air fragile, presque comme un enfant. Voilà certainement la raison pour laquelle Edvard essayait de refouler cette expérience. C'est que, à cet instant, la faiblesse et l'ingénuité de son père étaient tellement à nu qu'Edvard paraissait sur le point de perdre toute considération envers lui. En cela se manifestait la difficulté de la relation entre Edvard et son père. Certains jours, la sévérité, l'irritabilité de cet homme l'opprimaient sans commune mesure, il se jurait de ne jamais, au grand jamais, devenir comme lui ; et pourtant, il ne pouvait accepter de le voir blessé. Pour rien au monde il n'aurait voulu perdre ce qu'il méprisait chez son père. Il puisait dans cette contradiction une force démentielle. Le moment dont Iselin se souvenait, cet instant à l'immense force de rayonnement avait été celui où, voyant son père revenir du chevet de Marek, son jus d'orange lui était resté en travers de la gorge. Son père (il s'appelait Gabriel) avait beau être médecin, sa profession ne l'aidait en rien à protéger ses enfants. Ses années d'études et d'expérience professionnelle se révélaient dérisoires face à la maladie (ce qui, à ses yeux, faisait de lui un être tragique). Iselin vit son père passer devant elle, les épaules affaissées. Elle osait à peine lui lancer un regard, tant elle avait peur qu'il se fâche. Elle gardait les yeux rivés au jaune des épis de maïs imprimés sur le tissu vert des rideaux de la cuisine, se demandant à part soi pourquoi il avait fallu que ce frère vive, pour mourir maintenant. Ce n'était pas du jeu de penser à ça, elle le savait, mais cette pensée lui semblait tout de même justifiée. Marek n'avait rien accompli dans sa vie, il était mort à 9 ans et demi, pitoyable pivot de l'équipe de hand du coin, et il

serait vite rayé des mémoires. Le père d'Iselin lava de ses mains le sang de son enfant (la phtisie provoque généralement des vomissements de sang), sang qui disparut dans le conduit, comme tant de choses avec lui.

LEUR DEUXIÈME-NÉ, KASPER HONIK, mourut de la tuberculose dès 1955, mais Iselin et Edvard étaient encore trop jeunes pour s'en rendre compte. Marek et Kasper avaient dû, l'un comme l'autre, être deux garnements paisibles et avides de savoir. L'une des rares fois où leurs parents étaient en train d'évoquer les deux garçons, une mouche s'infiltra par la fenêtre légèrement inclinée et vombit bruyamment à travers la pièce. Sa trajectoire ressemblait aux boucles d'un circuit capricieux. Après que les parents eurent terminé leur récit, la mouche, qui s'était cognée bon nombre de fois contre la vitre, quitta la pièce à la faveur du hasard. Les mots sont impuissants à décrire le silence qu'elle laissa.

APRÈS QUE LA MÈRE D'ISELIN, D'EDVARD et des deux petits défunts Honik, la veuve de Gabriel Honik, Hilma Honik, eut repris forme humaine et encaissé le choc, elle convoqua ses enfants au chevet de son lit d'hôpital et de prison. Elle était dans un état critique. Pâle et éreintée, elle avait pourtant l'air curieusement animée. Des mèches grisâtres lui collaient au front. Elle parlait bas. Le repentir, la confusion et la folie lui distordaient la voix. Elle espérait se tromper, leur dit-elle, mais elle craignait que la métamorphose qui l'avait changée en un genre de garou fût héréditaire, et qu'il y eût fort à parier que l'un d'eux, par une nuit de pleine lune, perde également le contrôle de son corps et se voie forcé de déchiqueter sa compagne ou son compagnon – attendu qu'il ou elle en ait une ou un, ce que Hilma désirait de tout son cœur, car il n'y avait rien de plus beau, rien de plus grand que l'amour, rien de plus beau, rien de plus grand au monde. On n'avait cependant jamais vu plus d'un enfant issu de la même génération succomber à cette pulsion (c'est le terme qu'elle employa). La probabilité était donc de 50-50. En même temps, on n'avait encore jamais vu la malédiction (c'est le terme qu'elle employa) qui pesait sur la famille de sa mère ne pas se réaliser. On pouvait retracer sur des générations ces métamorphoses animales qui finissaient toujours avec pertes et fracas.

Longtemps, Hilma avait espéré (va savoir pourquoi, ajouta-t-elle) que cette hérédité s'arrêterait avec elle. Même que son destin (c'est le terme qu'elle employa), eh bien, elle l'avait longtemps oublié. N'avait-elle pas atteint l'âge respectable de 51 ans avant d'emporter la vie de son époux ? Mais il fallait, par précaution, considérer que ces tueries ne s'arrêteraient pas avec elle (Hilma). Iselin et Edvard étaient néanmoins les deux premiers jumeaux de la famille, et si cette métamorphose avait bien un gène pour origine, il n'était pas impossible que Marek ou Kasper en eussent déjà hérité, Dieu (c'est le terme qu'elle employa) ait leur âme. Mais, à vrai dire, elle n'y connaissait pas grand-chose. Du reste,

l'expérience de la métamorphose, abstraction faite de la perte irremplaçable de son mari et de l'incarcération et l'hospitalisation qui en avaient découlé (elle partageait l'avis selon lequel son époux n'avait pas mérité de mourir ; la honte la tenaillait), des auscultations perpétuelles et du dégoût qu'on lui témoignait à l'hôpital, l'expérience de la métamorphose lui semblait assez dingue. Jamais (auparavant) elle ne s'était sentie aussi libre. Jamais elle n'avait pris conscience de son corps avec une telle acuité. Elle avait ainsi pu percevoir comment l'oxygène de l'air s'échangeait avec le dioxyde de carbone dans ses poumons. Elle était capable de différencier sensoriellement les deux molécules. Et ça, c'était sensass. Mais il y avait aussi les facultés de ses yeux, de son odorat, son sens de l'équilibre : ils étaient cent fois meilleurs, elle les sentait carrément mieux. Dans cet état-là (c'est le terme qu'elle employa), ce qu'elle était en train de commettre ne lui semblait pas déplacé, elle se disait même que c'était une marque d'affection. Comme si une logique invraisemblable sous-tendait ses actions. Sauf qu'elle ne se souvenait plus du cœur de cette logique. Curieusement, elle refusait en bloc qu'on l'accuse d'avoir agi sous l'emprise du délire. Les termes de rage ou d'irascibilité ne lui disaient rien non plus. Même si personne n'était prêt à l'entendre, elle n'en démordait pas : elle avait été possédée (elle insista plusieurs fois là-dessus) par la raison, une raison insensée.

AVOIR EU QUELQUES PENSÉES qui n'étaient pas de nature humaine la comblait de fierté. Des pensées qu'aucune langue ne pouvait exprimer. Ses pensées avaient été hurlantes (c'est le terme qu'elle employa), teintées d'un effroyable feulement. Depuis cet après-midi à l'hôpital, Iselin et Edvard vivaient dans la peur permanente de se changer en un genre de garou. Hilma s'efforça de les rassurer. « Allons, d'abord rien ne dit que la malédiction va vous frapper aussi, je le répète, ni que vous allez succomber à cette pulsion et tout le tralala. Et puis, tout le monde doit bien mourir un jour. Essayez plutôt de voir ça comme un cadeau, ou un défi. Au fond, peut-être que vous allez vous transformer en monstre dans un moment opportun – ou alors vous ne vous transformerez pas du tout en monstre, mais en bestiole fantastique : en papillon, en épervier ou en narval, une créature céleste, tiens. » La tirade de sa mère avait perturbé Iselin. La façon dont elle parlait d'amour, avec cet enthousiasme si inhabituel pour elle, cet air si souverain. Tout cela assombrissait la jumelle. Plus tard, lorsqu'elle s'ouvrit de ce jugement à Edvard, celui-ci acquiesça, d'un air résolu. Ils comprirent combien ils en savaient peu sur leurs parents. Jusqu'ici, ils s'étaient contentés de les accepter, d'ailleurs avec un léger manque d'intérêt. Dès lors, Iselin pensa parfois à se supprimer, en emportant aussi son frère, avec un tesson de bouteille par exemple, mais l'instant d'après cette pensée lui paraissait de nouveau complètement inepte. Elle passait des heures dans leur chambre d'enfant, à fixer le miroir. Il y avait encore quelques autocollants autour. Elle bouillonnait de rage. Trépidait. Vidait ses yeux de leurs larmes. Ce furent des jours sombres.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE

PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE

DÉPÔT LÉgal : FÉVRIER 2019. N° 139580 (XXX)

Imprimé en France